

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME VINGT-SIXIÈME

1907

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE
PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS
MASSON & C^{ie}, LIBRAIRES
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1908

Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord, Copenhague, n° 6, 1905.

Bulletin de la Société khédiviale de géographie, Le Caire.

The Journal of the Anthropological Society of Tokyo, octobre, Ernst Förstemann, *Commentary on the Maya Manuscript*, Cambridge, mess., octobre 1906.

En l'absence de M. le professeur Depéret, président sortant, M. le professeur Soulier, président pour 1907, prend la parole :

Messieurs, permettez à un partisan de l'*Espéranto*, comme langue internationale, de retenir quelques instants votre attention sur deux contributions espérantistes à l'histoire de la lèpre.

Ce sont deux œuvres inégales entre elles : 1° *Le lépreux de la cité d'Aoste*, par Xavier de Maistre, l'adorateur de cette grande coquette qu'était Mme de Hautcastel (1), traduit en espéranto par M. F. Lallemand ;

2° *La fundo de l'mizero*, de Sierosevski, traduit du polonais par Kabe. *Le Fonds de la Misère* est bien supérieur au *Lépreux d'Aoste* au point de vue littéraire et comme document de science. Cette traduction est une merveille.

J'ai, je l'avoue, été très heureux que la littérature espérantiste m'ait fait renouer connaissance avec la bluette charmante de l'auteur savoisien ; cependant, je n'aurais jamais songé à en parler ici à propos de la lèpre, si je n'avais lu *la Fundo de l'mizero* ; mais, croyant utile d'écrire sur le premier ouvrage, je dis deux mots du second.

Le lépreux de la cité d'Aoste a-t-il jamais existé ? Il paraît qu'il est permis d'en douter, ce dont souffre quelque peu, je le reconnais, la valeur du document.

(1) *Le Voyage autour de ma chambre* a été également traduit en Esperanto par Samuel Meyer.

C'était un cas de lèpre, localisée, comme manifestation cutanée, à la face. « N'avancez pas, dit le malade au militaire étranger, vous êtes auprès d'un malheureux atteint de la lèpre... Ne restez qu'après m'avoir regardé... Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. » Les caractères objectifs du mal ne sont pas autrement précisés.

Voici maintenant les symptômes subjectifs : « Tous les mois, mes maux augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite et semble changer de nature. Ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il me serait toujours supportable, sans les insomnies affreuses qu'il me cause. »

Chez la sœur du lépreux, le mal avait attaqué seulement la poitrine. Bien entendu, nul doute n'était émis sur le diagnostic, pas plus que sur la contagion, l'hérédité du mal. Dans la famille, tous meurent lépreux. Le malheureux ne touche jamais les fleurs qu'il arrose, par crainte d'infecter ceux qui les cueilleraient... Il est dangereux de lui toucher la main.

Je me borne à cette courte mention ; j'en ai beaucoup plus long à dire du second document.

Le drame de Sierosevsky se déroule dans la Sibérie orientale et septentrionale, chez les Jakoutos ou Yakouts, ichthyophages, comme tels, non seulement prédisposés à la lèpre, mais encore exposés à une infection directe, certains poissons, plus particulièrement le brochet, paraissant pouvoir eux-mêmes en être atteints.

Le Jakouto considère la lèpre comme très grave et très contagieuse ; il en a une frayeur telle que lois et coutumes autorisent, prescrivent de hâter, d'assurer l'isolement du lépreux.

La fundo de l'mizero commence ainsi : « Dans le nord le

plus lointain de la Sibérie orientale, au milieu des forêts vierges, il est des endroits mystérieux dont les indigènes ne parlent pas volontiers ; questionnés à leur sujet, ils évitent de répondre. » C'est vers l'un de ces endroits mystérieux que se dirige, à la fin de l'hiver, un traîneau attelé de deux rennes. Dans ce traîneau, un homme et une femme. La femme, c'est la douce, sympathique Anka (1), parfaitement saine, qui veut revoir son mari Gregorio, lépreux, avant de prendre un grand parti : celui de lui donner un successeur, en la personne de son compagnon de traîneau Pjotrucan (2).

Depuis la séparation forcée du ménage Gregorio-Anka, celle-ci, soupçonnée de lèpre, ou plutôt d'être en imminence de lèpre, est repoussée de tous, ne peut gagner sa vie. Pjotrucan lui propose de l'épouser. Mais celui-ci, *l'homme sans nez* (3), ainsi le nomme-t-on, est affreux à voir : *la figure plate, couverte de boutons, le nez — du moins ce qui lui en reste — rouge, les yeux remplis de pus. — Je n'ai pas de nez, c'est vrai*, dit-il à Anka, *mais lui, Gregorio, n'a plus du tout de chair sur le visage*. Ainsi Pjotrucan ébauche-t-il un diagnostic du lupus et de la lèpre.

L'hésitation d'Anka se comprend.

Tous les deux décident de consulter le prêtre, lequel, après avoir invoqué son idole et le grand saint Nicolas, fait promettre à Pjotrucan de conduire Anka à la léproserie. On profitera de l'occasion pour envoyer quelques secours aux lépreux. Anka, après avoir revu son mari, fera son choix entre les deux rivaux.

A ce moment du récit, six personnes plus ou moins lépreuses ou suspectées de lèpre sont reléguées dans une jurta, cahute à toiture basse, au milieu de la forêt, loin de toute habitation ; elles reçoivent à intervalles inégaux des secours de la commune. Mais, en principe, les lépreux doivent se suffire pour leur nourriture. Naturellement, c'est le poisson qui

(1) Prononcez : Aneka.

(2) Prononcez : Piotroutchane.

(3) C'est un lupique.

en est la base. Les plus ou moins valides prennent soin des tout à fait non valides.

A l'arrivée d'Anka, les six habitants de la léproserie sont :
1° Gregorio déjà nommé.

2° Une femme jeune encore, Mergenj (1), ne présentant aucun signe de lèpre — mais que son mari a pu faire passer pour lépreuse — enceinte du fait de Gregorio, lépreux avec exagération de l'instinct sexuel, première excuse pour la faute commise. La seconde excuse est que Mergenj est bien la louve lascive du Dante, provocatrice de luxure ; sa jalousie contre Anka, qui vient lui ravir son amant, remplit tout le drame ; Mergenj en est la figure dominante, sinistre ; elle finira incendiaire.

3° Fluo, ainsi nommé à cause de son babil incessant. C'est un personnage tout en long, espèce d'être neutre, du moins pour l'usage qu'en voudrait faire Mergenj ; ses fémurs ont par trop grandi aux dépens de ses génitoires. Habile pêcheur, très disposé à rendre service à tous ; sa lèpre est très légère.

4° et 5° Salbane et Kutujaksit mari et femme, atteints à un haut degré d'une lèpre mutilante, tout à fait invalides.

6° La petite Biterkaj (2), dix ans environ, semble-t-il ; point du tout lépreuse. On ne dit d'où elle vient, pourquoi elle est ici. Elle donne une sensation d'art exquise : statuette hyperboréenne qui rappelle, par opposition, Mignon, l'enfant du pays où fleurit l'oranger.

Les quatre habitants valides de la jurta sont là, au dehors, lorsqu'un bruit de traîneau arrive jusqu'à eux.

Pjotrucan, d'autre part, sait qu'il est dans la bonne voie, parce qu'il a reconnu dans la neige des traces de pas humain ; bientôt, il voit des taches de sang : *Anka, regardez, du sang ; non, je n'irai pas plus loin*. C'étaient de grandes taches rouges avec un rebord jaune. — *Du sang d'homme ou de femme ?* dit Anka. — *Qui peut savoir ?* répond l'homme. Cependant,

(1) Prononcez : Merguènj.

(2) Prononcez : Biterkaille.

il ajoute : *De femme, je crois*. C'est qu'il cherche à persuader Anka que son mari est mort.

Pjotrucan refuse d'avancer ; il affirme que la seule vue, la seule odeur du sang lépreux donne le mal. — Anka lui rappelle sa promesse, lui ordonne d'aller de l'avant, puis tout à coup, apercevant Gregorio à genoux, les bras tendus vers elle, s'élançe du traîneau, et court vers « *ce cadavre vivant dont toute la figure n'est qu'une plaie* ; la rigidité de ses membres inférieurs l'empêche de se lever complètement. Bien qu'il regarde Anka, il paraît ne pas la voir. C'est cependant le même visage, les mêmes yeux sur lesquels elle a tant de fois appliqué ses lèvres. Anka dit à son mari : *Vous avez encore un visage... on m'a menti. Votre bouche n'a pas changé*. Gregorio avait, de plus, perdu les doigts d'une main. »

Inutile de dire que Pjotrucan, après avoir jeté à terre tout ce que la commune l'avait chargé de porter aux lépreux, bien vite repart.

... Les lépreux invitent Anka à raconter ce qui se passe là-bas, au pays. De son récit, je détache ce passage :

On parle d'un grand projet auquel s'intéresse l'impératrice. Une très grande dame doit visiter la contrée des Jakutos ; elle voyagera avec cent chevaux ; pour elle, on tracera des routes au milieu des bois, on construira des ponts. Il s'agit de réunir tous les lépreux dans un seul lieu. On y cherchera à les guérir au moyen des plantes ; mais défense leur sera faite de sortir.

Et tous, alors, de se récrier : ils veulent conserver leur liberté, ne pas être traités comme des malfaiteurs ; ils ne veulent pas de barreaux de fer à leur fenêtre. « Oui, dit Fluo, l'orateur abondant, spécialisé, on pourra jeter là la moitié des Jakutos. Où l'on se nourrit de poisson, on voit des lépreux. Or, la majorité des Jakutos se nourrit de poissons. Quel Jakouto est sûr de ne pas avoir la lèpre demain ? Nous ne voulons pas de prison. Nous voulons pouvoir pêcher,

tendre des rets aux oiseaux, recueillir nous-mêmes des plantes. Maintenant, nous sommes comme tout le monde. Pourquoi nous enterrer vivants ? »

... Si l'hiver, dans ces régions, produit une impression de mort, lorsqu'arrive le printemps, l'été, l'on a une sensation de vie à un degré d'intensité extrême. La terre y surprend par sa fécondité. C'est dans les forêts, les vergers, les haies, un gazouillement universel. L'air est de temps en temps obscurci par des vols serrés d'oiseaux, qui en sont à leurs premiers essais. Voici l'un de ces vols ; il forme un tout compact ; on dirait des mouches ; ce sont de jeunes bécasses qui partent pour le Sud.

Sur les lacs, voguent de grands cygnes blancs ; les rivières abondent en poissons de toutes grosseurs. Aussi les pêches de Fluo, le grand pourvoyeur de la jurta, sont-elles fructueuses ; la petite Biterkaj, dont il est l'éducateur, l'accompagne toujours ; il lui dit des contes de fées ravissants ; elle n'en perd pas un mot ; du *fond* de sa *misère*, elle aussi, rêve de l'oiseau bleu qui doit la conduire au palais du roi. C'est un charme.

« Une petite vieille possédait cinq vaches qui paissaient dans un champ. Un matin, elle sort pour les ramener à l'étable ; elle trouve une fleur avec cinq petites branches et, sans en rompre aucune, elle dépose le tout sur un coussin, délicatement la recouvre. Après, elle va traire ses vaches. Tout à coup, des bruits de clochettes se font entendre, les ciseaux tombent à terre, la petite vieille frissonne, le lait est répandu. Elle court vers la jurta, regarde. La fleur était couchée comme avant. La petite vieille revient, se remet à traire. Et, de nouveau, elle entend les petites clochettes, de nouveau les ciseaux tombent, le lait est renversé. Et la fleur ? Comme avant, elle était là, couchée. Une troisième fois, la petite vieille s'approche doucement et regarde à travers une fente de la porte. A gauche, là où les femmes dorment, où est le banc des jeunes filles non demandées en mariage, il en est

une d'une beauté éblouissante. Au-dessus des yeux, le double arc des sourcils ressemble à deux zibelines couchées ; sa bouche paraît d'argent fondu, son nez, d'argent forgé. Quand elle parle, l'on dirait qu'un papillon voltige sur ses joues, quand elle boit, l'on croirait le vol d'une hirondelle au départ. Au travers de son blanc vêtement, brille son corps couleur de lune, au travers de sa robe transparente brille le corps aimé.

« Quelques jours après Hâgit-Bergenj, le fils d'*Œil-de-Sang le Glorieux*, chassait dans la grande forêt ténébreuse. Tout à coup, il aperçoit près de la jurta de la petite vieille qui possède cinq vaches, un écureuil assis sur une branche de mélèze ; il le vise, la flèche traverse l'animal. Mais, du grand matin jusqu'au soir avancé, Hâgit n'atteint plus une seule fois le but. Le soleil se couchait. La flèche était tombée dans la cheminée de la jurta. — Petite vieille, rends-moi ma flèche, je t'en supplie. — Personne ne répond. — Un sang brûlant empourpre la joue de Hâgit-Bergenj, un sang rouge colore son front ; de sa poitrine, s'élève une pensée de colère ; arrogant, il se précipite dans la jurta. Il voit la jeune vierge, la regarde, s'évanouit, revient à lui. Amoureux, il se précipite hors la jurta, s'élance sur son cheval au galop et part vers le palais du roi.

« *Œil-de-Sang*, mon père, et vous, ma mère, une petite vieille qui possède cinq vaches a une fille merveilleusement belle, prenez-la et donnez-la moi. Le père envoie neuf soldats sur neuf chevaux ; au galop, ils s'enfoncent dans la forêt, entrent rapidement dans la jurta, aperçoivent la vierge merveilleusement belle, s'évanouissent. Ils reviennent à eux ; leur chef seul reste. — Petite vieille, combien demandes-tu pour ta fille ? »

Ici, Fluo s'arrête et dit à Biterkaj de se coucher et dormir.

Quelques pages plus loin, nous sommes en plein hiver. A Biterkaj, qui ne connaît du monde que la forêt, la jurta, ses habitants, Fluo raconte qu'il est des endroits où jeunes

filles et garçons dansent en rond, se donnant la main en chantant, puis, la ronde finie, s'embrassent :

« Pourquoi s'embrasser ? dit Biterkaj. — Vous le saurez plus tard, lorsque vous serez grande. — Je n'aime que vous, Fluo, dit l'enfant, et n'embrasserai jamais que vous. — Vous êtes un enfant, dit Fluo, Dieu vous enverra peut-être quelqu'un.

Et Biterkaj, se souvenant, ajoute : « Et il lancera une flèche, et la flèche tombera dans la cheminée, et il entrera dans la jurta pour la prendre — et il me verra, sera ravi, s'évanouira, après reviendra à la vie, sera amoureux, s'élancera sur un cheval, rapidement ira chez ses parents et leur dira : J'ai vu une jeune fille dont les sourcils sont pareils à deux zibelines, ses yeux sont comme des oiseaux noirs étendant leurs ailes d'or ; de ses lèvres, on dirait deux papillons agitant leurs ailes rouges ; quand elle parle, sur son cou, semble voler une mouette blanche, lorsqu'elle marche on dirait le vol d'une mouette d'argent. Au travers du blanc vêtement brille son corps couleur de lune ; au travers de sa robe transparente brille le corps aimé. »

Fluo, souriant : « Vous avez bonne mémoire, Biterkaj. » — Et celle-ci d'ajouter : « Oh ! oui ! je me rappelle bien et, quand je ferme les yeux, je vois tout. »

Un jour, Fluo appelle l'attention de Biterkaj sur un brochet qu'il vient de prendre, qu'il donne à l'enfant. « Regarde, lui dit-il, il est comme nous. De tel poisson vient notre mal. Vois les cicatrices dont il est couvert... Voici une plaie... Sa tête est enflée comme celle d'un lépreux. » Le brochet se débattant entre les mains de l'enfant qu'il paraissait menacer, celle-ci, par compassion, veut lui rendre la liberté. « Garde-t-en bien, dit Fluo, il faut l'enterrer. Ces poissons causent notre perte. En les mangeant, nous devenons malades. Tout d'abord, ils commencent comme nous par avoir de petites taches... Et même il faut les enterrer vivants. Il ne faut pas qu'une seule goutte de leur sang tombe à terre ;

leur sang infecte les fleurs, les fruits. Même enterrés, ils peuvent encore propager la lèpre par l'intermédiaire des souris qui pénètrent jusqu'à eux. Les oiseaux aussi transportent au loin le mal... Il vaudrait mieux les brûler, mais le feu n'aime pas les impuretés et *se venge*. » Cette fin caractérise bien le parlotage, souvent insipide, du fluide Fluo.

... Voici un document pour les oculistes ; il ne s'agit pas de lèpre.

Les lépreux, dans quelques jours, auront épuisé leurs provisions. Anka et Biterkaj partent en ambassadrices pour la commune et voir le prince. Plus de 20 verstes, environ 20 kilomètres à faire à pied, en lieux inconnus, à travers marais et marécages et par un temps affreux. Elles s'égarant. Heureusement, voici sur leur chemin une jurta ; elle est habitée par trois albinos, le père, la mère, le fils. Mais, quoique aveugle (*sic*), le jeune homme leur indique parfaitement le chemin, les accompagne quelques pas. Grâce au développement du sens de l'ouïe, dit-il à Anka, il fait tout ce que font ceux qui ont leurs deux yeux ; il nage, pêche, fauche. Prochainement, son père lui achètera une femme, aveugle comme lui ; ils sont, du reste, aveugles depuis trois générations.

Je ne doute pas que ce jeune albinos n'ait exagéré sa cécité, à moins qu'il ne faille plutôt accuser l'auteur d'une exagération voulue.

... Je résume la fin du drame. La jalouse Mergenj ne peut admettre que son ancien amant et son heureuse rivale, c'est-à-dire Gregorio et Anka, couchent dans la même jurta qu'elle d'autant plus qu'il a fallu accueillir dans la salle commune un personnage supplémentaire, à savoir une vache. Le couple Anka-Gregorio se construit donc une petite jurta pour eux deux et la vache.

Un étroit passage sépare les deux jurtas.

Un soir, Margenj entend Gregorio chanter : c'est une chanson d'amour. Elle écoute et reconnaît ce chant qui, jadis, s'adressait à elle seule. Vénus reprend sa proie. Il faut que

Gregorio et Anka disparaissent. Mergenj met le feu à la petite jurta ; le feu se communique à la grande jurta ; tous périssent, y compris Mergenj. Petite Biterkaj seule survit de quelques heures ; un ours abrège son agonie.

Et tous les détails de la catastrophe sont donnés avec un luxe, une précision dont certainement n'eût pas été capable un témoin oculaire !

L'événement paraît d'hier, et déjà, des deux jurtas où la douce Anka et la petite Biterkaj vécurent, le pèlerin ému chercherait en vain la trace ; les ruines de Troie ont moins complètement péri : *etiam periere ruinae*.

DISCUSSION

M. le professeur Lacassagne appelle l'attention sur quelques faits favorables à l'hypothèse d'une action favorisante de l'ichthyophagisme sur l'éclosion de la lèpre. Il rapproche ces faits de la fréquence du cancer de l'estomac chez les pêcheurs de la Loire.

M. le professeur Dor estime qu'il ne faut pas — sans nier l'influence de l'ichthyophagisme — attribuer à ce facteur une importance trop grande, et surtout ne pas considérer ce facteur comme exclusif. En effet, il a eu l'occasion de voir, à la léproserie de San Remo, quarante lépreux venant des vallées du Piémont ; il rappelle, d'autre part, les cas de lèpre qui ont été signalés récemment dans le Valais, près de Louèche-les-Bains.

M. Pélagaud a vu, à Madagascar, et à l'île Maurice, en particulier, un grand nombre de lépreux. Pour lui, comme pour les indigènes, il est avéré que la cohabitation, le contact prolongé avec un lépreux entraîne fatalement la contagion. Quel rôle joue l'ichthyophagisme ? Il est certain que, dans ces contrées où sévit la lèpre, le poisson fait le fond de l'alimentation carnée. On n'y mange pas de bœuf, à peu près pas de mouton, de la volaille et du porc en assez grande abon-

dance, mais surtout du poisson, et même beaucoup de poisson cru.

M. le professeur Lacassagne insiste sur la recrudescence évidente de la lèpre en Europe à l'époque actuelle. Il rappelle qu'on a demandé, il y a peu d'années, la création d'une léproserie en Champagne. Il se demande s'il n'y a pas, dans cette recrudescence indiscutable, un danger sérieux. Il rappelle aussi que l'isolement, appliqué avec rigueur, a donné, au Moyen-Age, les meilleurs résultats.

COMMUNICATION

QUELQUES DISPOSITIONS RARES DES OS DU CRANE CHEZ DES FŒTUS HUMAINS ET CHEZ DES NOUVEAU-NÉS

Par M. JEAN JARRICOT

Les collections du laboratoire de la clinique obstétricale de Lyon renferment une série de 33 crânes de fœtus ou de nouveau-nés, série rassemblée en dehors de toute préoccupation anthropologique, et composée, du reste, d'éléments assez disparates : crânes normaux de belle conformation recueillis en vue d'études obstétricales, crânes fracturés par des applications de forceps, hydrocéphales, achondroplases, etc.

Nous avons cru intéressant d'examiner cette série au point de vue de la morphologie des os du crâne.

Nous nous proposons de relater ici quelques-unes des dispositions rares ou des anormales que nous avons relevées.

I. — UN CAS DE PARIÉTAL BIPARTITE CHEZ UN FŒTUS DE SEPT MOIS (1)

I. DESCRIPTION DE LA PIÈCE. — Sur un crâne de fœtus achondroplase d'origine inconnue (squelette n° 30 des collections),

(1) Pour la bibliographie de la question, voyez Schwalbe, *Ueber getheilte Scheitelbeine*, *Zeitsch. f. Morphol. und Anthr.*, Bd. VI, 1903, p. 361 à 434 (75 références).